

Élisabeth Rollin

L'homme de nos vies

Du même auteur :

Voir ailleurs qui je suis, Éditions Passiflore, 2016

Sans appel, les Éditions du net, 2014

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1274-1

© Élisabeth Rollin

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À Félix
À Guillaume

*Et puis, on est passé du tout au rien, comme on passe du
jour au lendemain*

La boîte crânienne supporte mal la contrariété, elle n'a pas de souplesse. Si un élément perturbateur vient y faire son nid, les locataires habituels n'ont qu'à se pousser, s'écraser. Rapidement, le reste du corps commence à dérailler : la vue, l'équilibre, l'audition, la sensibilité, l'humeur... À sa première crise d'épilepsie, j'ai manqué faire une crise de nerfs. J'étais aussi électrique que lui et ensuite, aussi épuisée. J'ai quitté sa chambre et laissé l'infirmière intervenir. Quand j'y suis revenue, il ne parlait plus. Alors, j'ai délégué ma part de conversation aux voix emmurées qui hurlaient, elles aussi, sous mon crâne. L'impuissance, l'aridité soudaine de nos sentiments, l'épaisseur de l'air saturé de gaz carbonique : irrespirable et la peine ont failli avoir raison de l'amour que j'ai pour lui. Je n'ai jamais mené, ni même jamais imaginé un tel combat. Je suis un misérable soldat terré au fond de sa tranchée, je suis un courageux fantassin lancé à l'assaut des premières lignes de mines, je suis valeureuse ou lâche.

Jusqu'à ce que je rencontre Gabin, j'avais dans la lumière. Depuis, j'ai vécu deux vies. Dans l'une, j'ai été l'ivresse. Dans l'autre, le désenchantement, la sécheresse, l'attente et la folie. Deux vies, de planque en planque, d'usurpation d'identité en mauvais rôle. Je n'aurais jamais cru avoir autant d'énergie à y mettre.

Pas d'effusions. Plus de contact. Respecter le contrat. Nous sommes le 25 septembre, il est 18 h 37. L'opération est prévue le 27. Je referme la porte de sa chambre d'hôpital, comme il l'a souhaité, cachée aux autres, les légitimes. Il a serré ma main glacée, y a déposé un baiser de ses lèvres asséchées. Dans le long couloir, le sol vinyle tangué. Un groupe s'est formé, plus loin, au niveau de la salle d'attente. Les regards convergent dans ma direction. Ils ont ce droit, eux, de veiller leur malade. J'en suis privée, j'ai l'obligation de finir la course hors champ. Je ne suis pas dans la liste. Je glisse contre le mur, les bras entre les genoux, haletante. Je sais quoi faire, ouvrir la poitrine, ventiler mon cerveau. Priorité, chasser la peine. J'ai promis. La mettre dehors, reprendre le flux de la circulation. J'ai promis. Il est là, derrière la paroi. À 19 h 15, sa femme, son fils, sa mère arriveront. J'ai quinze minutes. Puis, il y aura cette alerte sur mon portable, elle imite la sonnette d'un vélo. Me rappelle le sien, sur lequel il arrivait à nos premiers rendez-vous. Depuis que je viens ici, elle a activé mon repli. Gabin me disait alors « *Allez Freddy, bicycle race* ». Référence à la chanson de Queen, une parmi d'autres au cœur de l'univers musical dans lequel il se réfugie. C'est

une sorte de rituel que j'ai accepté pour ne rien alourdir. Dans la rue, c'est une torture, les cyclistes en usent sans arrêt. Réflexe de Pavlov, je me raidis, à chaque fois. C'est l'heure du bannissement. Le battement indispensable pour éviter une rencontre impromptue. Cela n'est jamais arrivé. Et cela n'arrivera pas pour ce dernier soir. Mais, rien d'autre n'est pour l'instant possible que de rester dans cette position. M'asseoir, parce que rien d'autre n'est raisonnablement envisageable.

Juste avant que l'alarme ne retentisse, quelqu'un s'approche dans le couloir. Des pas pressés, accompagnés d'un léger tintement. Je lève la tête, inquiète de rater ma dernière sortie. Pierre se tient devant moi, poussant une desserte. Il est l'un des infirmiers de Gabin, celui qui est là, le plus souvent, pendant mes visites. Et, il est aussi son ami. Un de ces hasards qu'on préférerait éviter, j'imagine. Je ne l'ai jamais rencontré autrement qu'ici et je ne sais pas ce qu'il lui a dit me concernant. A priori, je suis une amie, avec tout ce que cela conserve d'indéterminé. Une courtoisie de circonstance quand il se trouve dans la chambre et que j'y pénètre. Je garde une retenue prudente ne sachant pas le degré d'intimité qu'il entretient avec celle qui détient le statut officiel d'épouse.

Pierre est marqué. Je me redresse péniblement, le dos chargé de tout ce qui reste derrière la cloison.

— C'est difficile...

Je ne réponds pas, me contentant de passer en revue les instruments posés sur le plateau. Seringue, compresses, ciseaux, verre d'eau, pilulier.

— C'est dérisoire n'est-ce pas ?

Il continue son monologue.

— Ce que je lui porte sur ce plateau... Il ne souffre pas.

Je ne saisis pas ce qui est dérisoire. J'acquiesce quand même, contrainte. Il poursuit, m'invitant à partager ma détresse, à me faire accompagner dans cette épreuve. Je lui assure que c'est le cas. Un mensonge dont il n'est pas dupe. Sa paupière tressaute. Le dring du téléphone mord mon cœur. 18 h 55.

— Je dois y aller.

Il fouille dans la poche de sa blouse et en sort une carte de visite qu'il me tend.

— Il a quelles chances ?

C'est un peu brutal, il ne s'y attendait pas. Sa paupière tressaille une nouvelle fois, il y pose son index et patiente quelques secondes.

— Personne ne le sait.

— Je ne peux plus venir.

Il place sa main sur la mienne, sans pression, m'encourageant à respecter cette demande et à ne pas hésiter à l'appeler. Je chuchote un merci. Allez Freddy, bicycle race, il est temps de s'éclipser. Avant de m'engouffrer dans la bouche de métro, je lui envoie un message.

Merci de me dire quand il sera opéré. Marcia

Pierre serait une bonne incarnation de la délicatesse. Il aime son métier parce qu'il donne. Ni trop, ni trop peu, à point. Un dosage qu'il semble n'avoir aucune difficulté à trouver, quelles que soient les circonstances et ça a été une chance pour Gabin de l'avoir près de lui. Et, pour moi, qu'il me garde dans le circuit.

Facebook fourmille d'âmes silencieuses et blessées, des milliers de bouteilles à la mer, de combinaisons improbables autour de mêmes vécus. C'est là que j'ai trouvé du réconfort, étriqué et fugace certes, mais du réconfort quand même. Les noms des insomniaques sont signalés sur l'écran par un point vert. Autant de citations et de maximes, en illimité, il y pleut des cordes de sentiments. C'est partagé, commenté. Une compagnie virtuelle, opinant du chef, à la lecture de ces sentences qui s'en vont toucher là où ça fait mal. Ne pas rester seule, à une heure du matin, avec des souvenirs voilés. Passer de pages en pages, dans la lueur de l'écran, à lire des aphorismes posés sur des paysages nostalgiques. Parce que la peine m'étouffe mais que je ne dois rien en lâcher, voilà comment, dans l'obscurité, je masse mon cœur.

Cela n'a eu pour seule conséquence que d'étirer le chagrin, le rendant élastique, collant. J'ai considéré que c'était un état transitoire, suspendu dans les airs. J'ai attendu qu'il retombe et explose en mots, durs ou doux, peu importe, mais des mots. Il est resté en orbite, insaisissable. Des mots, il n'y en a plus eu.

Il arrive aussi que je m'endors avec facilité, c'est si léger, bien pire que l'insomnie. Des débris incontrôlables, brusquement libérés de leur carcan, m'assaillent et je n'ai aucune défense à leur proposer, pas une qui ne tienne au-delà de quelques secondes. Coulées de Gabin. J'en ai partout, je l'entends, je le touche, je l'avale. Envahie, cernée et remplie, elles me laissent épuisée. Un tourbillon qui s'autoalimente, déconnecté de la réalité. Je ne sais pas en sortir, je suis prisonnière. J'implore « *stop !* », mais non, il continue, s'amplifie. Je crie et mes cris fondent en larmes et délavent les couleurs. Un moyen de défense naturel mis au point pour noyer nos souvenirs assourdissants. Je déteste sangloter au fond de mon lit, c'est le summum du pathos. Je déteste pleurer tout court.

Balthazar est en vert à toute heure de la nuit. Au départ, nous échangeons nos avis dans les post d'une connaissance commune, ardent détracteur de la déforestation. Un ping-pong qui ne s'est plus arrêté. Dans mon souvenir, c'est lui qui a demandé à être mon ami ; dans le sien, c'est l'inverse. Peu importe ! Dans sa bio, il affirme être né en 1903, sa photo est celle d'un vieillard aux traits secs et à la barbe blanche. Il vit au Cameroun. En vérité, Balthazar a trente ans et un master en littérature française, il est écrivain public et conteur.

Sa sagesse est celle de l'homme âgé qu'il a choisi comme profil. Il s'emploie à apaiser ma douleur. Par à-coups, j'ai raconté. Je l'ai inondé de larmes ou secoué de rire. Il m'a écrit des poèmes. Son imaginaire est un mystère que je ne résous pas toujours. Empreinte de sa culture, sa prose résonne très différemment de celle dont j'ai l'habitude. Un camp retranché, qu'il faut du temps à pénétrer, mais dont

l'exotisme agit comme un remède de grand-mère. Chacun puise où il peut de quoi combler un vide très personnel. Je lis ses messages, à des heures malades, enfermée dans mon appartement, cloîtrée entre ces commandements, ceux que Gabin m'a demandé de respecter : ne rien dire à personne de nous deux ; ne le voir que si j'y suis invitée ; ne plus chercher à venir à son signal ; ne pas mettre les pieds à son enterrement, si enterrement il y avait.

Prise sous le feu de l'annonce de sa putain de maladie, je n'ai eu aucune consigne à lui opposer. J'ai ressenti une peur irrépressible, un danger immédiat. Rentrer la tête et patienter jusqu'à ce que les lettres retombent, inoffensives. Parce que, tumeur au cerveau, c'est une attaque d'une violence inouïe, quand on ne s'est pas vus pendant un mois, et qu'on ne pense qu'à se glisser dans la peau de son amant.

Il y a bien eu cette alerte avant les vacances. Il était si pâle. Je l'avais traîné à la fac pour une réunion d'information sur le master de guide conférencier, dans laquelle nous devions intervenir. Au bout de vingt minutes, il est sorti de la salle où nous étions installés et m'a fait signe à travers la vitre. Signe de venir. Je me suis excusée et je l'ai rejoint dans le couloir. Ce n'était pas pâle, c'était transparent. Les veines grises sur sa tempe tranchaient avec la blancheur de sa peau. Il voulait s'en aller, il se sentait mal et me demandait de le raccompagner. J'ai hésité, pensant qu'au moins je devais rester pour assurer le minimum, quand il s'est assis et a levé son regard vers moi. J'ai su, à ce moment-là, que Gabin était malade. Mais je n'ai su que plus tard que je l'avais su à ce moment-là. Une vulgaire gastro, c'est sur ce diagnostic que je l'ai laissé au pied de

son immeuble.

Balthazar y va de sa poésie : *les yeux qui savent pleurer sont les plus beaux au monde ; Le courage, c'est de regarder par-dessus son malheur.*

Je reste là, devant l'écran de ma tablette, à lire ses messages. Je les trouve naïfs, incapable de canaliser le trop-plein. J'ai le cœur gros, lourd et rien n'y fera. Et au suivant, il capte mon attention. Il pose la bonne question. Alors, je lui raconte.

Il serait impossible de planter un décor, il y a des dizaines d'hôtels. Mon métier m'y poussait sans arrêt. Des chambres, des panoramas remarquables, des sites classés, des salles de restaurant typiques, des musées des traditions locales. Je sillonnais le sud de la France, à l'avant des bus de tourisme, légèrement en contrebas des autres sièges, à côté du chauffeur. Vue imprenable sur les kilomètres qui défilaient et les insectes qui s'écrasaient sur les pare-brise. Les consignes avant de descendre, les points de rassemblement, les horaires.

— E pericoloso sporgesi ! Attenzione ! Signori per favore la fila di destra !

La voix était grave, elle nageait au-dessus du brouhaha. L'oreille réagit à certaines tessitures et pas à d'autres. Gabin avait un timbre assez agile pour tromper les obstacles et venir faire vibrer mon tympan, alors que toute mon attention était portée sur la descente délicate de mes adolescents vers le gouffre de Padirac. Le son venait du bas, de la plateforme qui surplombe la cavité, à mi-chemin. Là où, chaque guide laissait reprendre souffle à ses suiveurs, ceux qui n'avaient pas choisi l'ascenseur. Là où, chaque guide donnait les premières indications : profondeur, diamètre, longueur des